

tait d'heure en heure, par le manque de nourriture; et, ces montagnes qu'il fallait gravir, la neige, le froid qui nous pénétraient jusqu'à la moelle des os, nous avaient exténués et nous faisaient désirer la mort comme terme de nos souffrances. C'était désespérant et triste de voir ces hommes au dernier degré de faiblesse, se traîner le long des rochers et dans les marais ou bien encore trébucher au moindre obstacle.

Il nous arrivait souvent de voir, pendant que nous étions à gravir une montée, parmi ceux qui descendaient le versant que nous venions de passer, des hommes qui tombaient sur leurs voisins, puis ensuite, s'entraînaient pour ne pas retomber. Quel cœur n'aurait pas été touché devant un tel spectacle! Cela aurait attendri le sauvage le plus endurci que de voir ces créatures affaiblies, faisant halte au sommet de l'une de ces montagnes et se demandant s'il auraient la force de la descendre; ils apercevaient sur l'autre versant leurs camarades, s'acheminant dans la neige, le long des rochers. Cette vue donnait un peu de courage—la descente commençait mais encore on voyait des hommes chanceler à tout moment et d'autres n'ayant pas la force de se retenir, tomber dans un précipice, tandis que leur fusil volait loin d'eux. Un camarade s'empressait de porter secours, mais celui-ci faisait la même chute. Tous deux finissaient par se lever, se traînaient vers leurs fusils couchés dans la neige; ils reprenaient leur marche que la vue d'un escarpement à gravir leur rendait encore plus pénible. Cette fois, réalisant ce qu'ils auront à souffrir, avant d'y arriver, ils faisaient un effort pour monter en s'attachant de leurs mains aux branches et aux broussailles, mais le pied leur manquait et ils tombaient pour ne plus se relever. Hélas! mes yeux ont trop souvent vu ces scènes horribles se répéter, que le cœur me gonfle à ce souvenir."

Enfin toute l'armée finit par se rendre à la tête de la rivière Chaudière excepté Morgan qui était en retard. Là une grande déception l'attendait; les provisions promises par Arnold n'étaient pas arrivées; c'était la famine complète, le désespoir pour plusieurs et la mort pour un grand nombre.

Tous les chiens furent tués et mangés et tout ce qui pouvait constituer un élément de nourriture, fut mis à contribution, chaussures, vêtements en peaux d'original, sacs à munition, etc., etc. furent lavés, nettoyés et bouillis. On mâcha ce qui pouvait être mâché et on but avec avidité le jus de toutes ces matières si peu soutenantes.

Morgan restait encore en arrière, mais bientôt, il réussit à rendre ses bateaux sur la rivière Arnold. Descendre cette rivière, traverser le lac et se lancer sur les eaux de la Chaudière fut l'affaire de quarante-huit heures.

A peine avait-il parcouru quinze milles sur la Chaudière, que toutes les embarcations avaient été détruites, et comme tous les autres membres de l'expédition, lui et ses soldats durent marcher sur les rives tantôt montagneuses, tantôt marécageuses de la Chaudière et ce avec les mêmes misères que leurs devanciers, sans provision et sans aucun équipement pour se mettre à l'abri du froid et de la pluie.

PASSAGE D'ARNOLD DANS LA VALLÉE DE LA CHAUDIÈRE EN 1775— DU LAC MÉGANTIC A QUÉBEC

Au matin du samedi, 28 octobre, Arnold s'embarqua sur le lac, à Sandy Bay, avec un canot, quatre bateaux et treize hommes.

Il semble que lui-même prit place dans le canot d'écorce et ses hommes avironnèrent si bien qu'à dix heures, il avait déjà atteint la rivière Chaudière. Il avait quatre heures d'avance sur les bateaux. Ceux-ci l'avaient rejoint dès onze heures. Une fois les bagages bien attachés dans les bateaux, ils commencèrent à descendre la rivière.

Les eaux de la Chaudière étaient bouillonnantes et écumeuses. Le lac Mégantic est à 800 pieds au-dessus du niveau de la rivière à Sartigan, c'est-à-dire que la pente de la Chaudière du lac jusqu'à St-Georges est souvent au-delà de 40 pieds au mille, et Mégantic à treize cents pieds au-dessus du niveau du fleuve devant Québec. La ligne droite qui sépare ces deux points n'est que de 75 milles, et de 117 milles en suivant les sinuosités de la Chaudière. Ce qui

rend les rapides de cette rivière remarquablement dangereux, c'est qu'ils sont hérissés de rocher; tous ceux qui ont vu ces rapides le savent. J'ai entendu dire que très peu de guides ont risqué de s'y aventurer et que le seul qui ait réussi à les descendre sans accident, s'était bien promis de ne plus recommencer.

Arnold et ses compagnons couraient donc de grands dangers. Ils n'avaient probablement pas d'expérience dans ce genre de navigation et encore moins dans de pareils rapides. Les meilleurs canots ne pouvaient tenter cette navigation avec probabilité de succès à travers les rochers et les récifs. Arnold n'était que dans un frêle canot d'écorce; quant aux quatre bateaux, ils étaient mal construits et fort difficiles à conduire.

Malgré tout, la petite troupe se confia aux courants—qui les emportaient à une vitesse de 8 à 10 milles à l'heure, quelquefois encore plus rapidement.

Arnold croit qu'il avait avancé environ 15 milles, quand toute sa flottille chavira au milieu des rochers de ces rapides.

Trois de ces embarcations furent endommagées et il ne restait rien des deux autres. Quatre des hommes avaient perdu leurs propres armes, provisions et bagages.

Mais Arnold ne tarda pas de réaliser qu'il allait courir de plus grands risques, car après avoir fait sécher leurs vêtements, les hommes venaient à peine de s'embarquer dans leurs embarcations que du bateau qui avait pris le devant on entendit crier: "Prenez garde, nous sommes au-dessus d'une chute." Ils étaient donc encore plus exposés que dans ces rapides où ils avaient chaviré. N'eût été de ce cri d'alarme, ils auraient tous péri là.

On fit un portage, puis les embarcations furent mises à l'eau. L'impétuosité du courant les entraînant avec rapidité, elles allèrent bientôt s'abîmer dans les chutes de la Chaudière, à St-Martin. Pas une seule n'y échappa. Hommes, bagages et une partie du trésor de l'armée, tout alla à l'eau. Quelques naufragés se cramponnèrent aux bateaux chavirés, et les autres se sauvèrent à la nage. On ramassa ce qu'on put des épaves; il ne restait plus que deux bateaux utilisables.

Le lendemain, 30 octobre, Arnold et ses compagnons, plus morts que vifs, atteignaient Sartigan, un village abénaquis au nord-ouest de la rivière Famine, près de la Chaudière, où ils attendirent l'armée. Arnold avait fait presque 60 milles en deux jours. Il avait fait ce trajet sans perdre une minute afin d'envoyer des provisions à son armée en détresse le plus tôt possible. En ce moment, les fidèles survivants de la patriotique armée de Boston, étaient échelonnés le long de la Chaudière, souffrant de la faim, du froid, de la pluie glacée et de la neige, tous les vêtements en haillons, la plupart pieds nus, leurs chaussures ne résistaient ni à l'eau ni aux cailloux. Quelques-uns même ayant perdu leur coiffure, s'avancèrent tête nue, affaiblis, exténués, un grand nombre s'arrêtaient pour ne plus se relever. C'était la marche la plus pénible qu'aucune armée n'eût à subir sans périr entièrement.

Les récits que nous ont laissés le Juge Henry et le soldat Morrison, deux membres de l'expédition, peuvent nous donner une idée de ce que ces Bostonnais ont eu à endurer dans cette région de montagnes couvertes d'épaisses forêts et entre-coupées de marécages que l'homme peut difficilement traverser sans exposer sa vie. Aux compagnies de Smith et de Simpson,—en arrivant près du canton de Jersey, il ne restait qu'un bateau dans lequel on avait embarqué le lieutenant McClelland; il se mourait de pneumonie. Au moment d'arriver aux chutes de la Chaudière, (à St-Martin) l'embarcation chavira et c'est avec les plus grandes difficultés qu'on put porter secours au malade qui était échoué sur un rocher au milieu de la rivière.

On lui fit un abri, alluma un grand feu, et ses amis vinrent lui dire adieu, lui laissant deux soldats pour en prendre soin.

Quelque temps après, deux sauvages, bien payés, par les officiers Smith et Simpson, vinrent chercher ce malade, en canot et le conduisirent dans la première maison de St-Georges qui se trouvait à trois cents verges de la rive nord-ouest de la rivière La Famine.

C'est là que mourut, quelques jours après, le lieutenant McClelland enfant du pays ensoleillé de Juanita. Il avait fait neuf cents